

The background of the cover is a silhouette of a person running on a bridge. The person is in profile, facing right, with their hair blowing in the wind. The bridge has a metal railing with vertical bars. In the background, there is a city skyline across a body of water, all under a sunset sky with orange and red hues. The overall color palette is dominated by blues and oranges.

ANNE GENEST

La sueur
est un désir
d'évaporation

Le rouge

Jacinthe portait une robe couleur sang. Le tissu me faisait penser aux petites veines apparues sur les ailes de son nez. Une sorte d'embrasement provenant de l'intérieur de son ventre surgissait sur ses joues, comme si une fournaise poussée à fond se trouvait dans son estomac.

Elle était d'humeur massacrate depuis peu, un rien la contrariait. On aurait dit que sa peau ne retenait plus ses émotions, ne la protégeait plus. Ses sens déraillaient. À deux crans d'exploser parce que, par exemple, je venais de placer le couteau au mauvais endroit, elle me disait, en brandissant l'ustensile :

— Tu le fais exprès ! Tu mets toujours la table n'importe comment. Tu vois bien que je suis déjà fatiguée. Tu veux m'achever, c'est ça ?

Elle criait d'une voix déformée, les mains tordues, traversée par une colère que je ne lui connaissais pas.

En l'apercevant sur le pas de la porte, prête à s'en aller travailler, j'ai lancé à la blague : « La couleur, c'est pour séduire ? » Elle a soupiré.

— Arrête de te moquer de moi.

— Tu ne t’habilles pas comme ça d’habitude, c’est tout.

Un rai de lumière perçait la fenêtre et accentuait la biffure des rides sur son front. Des plis froissaient l’encoignure de sa bouche.

Elle venait d’avoir cinquante ans. J’approchais les soixante. J’étais nouvellement retraité alors qu’elle enseignait encore à l’université la chimie des matériaux.

Elle a noué une écharpe à son cou, jeté un regard rapide dans le miroir, détourné les yeux. Ensuite, son manteau l’a entièrement recouverte. Dans le bas du parka, la robe dépassait, laissant paraître une bordure couleur colère. Derrière elle, la porte a claqué.

Jacinthe s’était toujours habillée de façon neutre, se contentant de mettre jour après jour la même jupe austère, le même cardigan. Malgré le bouton manquant, elle s’entêtait à attacher la veste. Des pièces en denim cousues aux coudes masquaient l’usure du tricot.

D’aussi loin que je me souviens, Jacinthe ne se maquillait pas. Même au moment de notre rencontre, il y avait presque trente ans, aucun fard ne la barbouillait.

Nos années avaient avancé de façon régulière. Nous suivions une voie tracée par l’habitude entre la maison et nos lieux de travail, nos petites

occupations. Nous enfilions les mêmes kilomètres comme s'il n'existait pas d'autre chemin.

La vieille Volvo de Jacinthe a vibré en quittant l'entrée. Puis il n'y a plus eu d'autres sons que celui de ma propre respiration suivi du frottement de mes pas jusqu'au salon. Je l'avais d'abord trouvé confortable, ce silence, durant les premiers mois où je n'allais plus travailler. Mais, aujourd'hui, l'absence de bruit m'étouffait.

Des soucis financiers m'avaient forcé à vendre ma librairie. Je n'avais pas eu d'autre choix. Malgré les deux appareils de surveillance, je me faisais piquer mes bouquins. L'une des caméras donnait sur le stationnement; l'autre observait la porte des toilettes. L'image sautait à l'écran. Je détestais les technologies. Il valait mieux ignorer ce qui se tramait.

Il y avait eu cette voleuse, à quelques pas de moi, surprise en train de mettre dans son sac *L'Insoutenable Légèreté de l'être*. Ses yeux me fixaient. Une pupille noire. Un regard d'affamée. Comment lui reprendre ce qui allait la nourrir? On n'enlève pas à celui qui a faim la nourriture qu'il a dérobée. J'avais fait comme si de rien n'était. Le lendemain, j'annonçais la mise en vente de la librairie. Un couple de voyageurs avait fini par acheter mon fonds de commerce. Ils avaient l'air de vagabonds, ce qui m'avait convaincu de leur laisser ma librairie pour une bouchée de pain.

Je préférerais couler des jours heureux chez moi, en moi. Du mot « retraite », j'aimais l'idée de me retrancher du monde, de me réfugier dans un espace qui soit enfin le mien. Jamais encore je n'avais éprouvé le désir de voyager. Lire me permettait de changer de paysage. Et des soucis, je n'en voulais pas, de par le monde.

Jusqu'alors, j'avais tenté de rattraper tous les bouquins non lus sans parvenir à le faire. Je ne m'aventurerais pas au-delà de ce papier. Il me confortait. Parfois, je me défatiguais en laissant dériver mes yeux. Je jetais des coups d'œil par la fenêtre pour me distraire, suivant la ligne morne du fil électrique où apparaissaient et disparaissaient quelques moineaux. Leur arrivait-il de sentir le courant circuler sous leurs pattes ?

Je préférerais la lecture à toute autre forme d'activités. Pourtant, au bout d'un certain temps, les pages m'épuisaient. J'aurais pu me promener dans le quartier pour m'aérer, mais je détestais faire de l'exercice. Le désagrément d'avoir froid, la possibilité de perdre pied sur la glace suffisaient à me dissuader d'aller à l'extérieur. Et j'avais le goût d'écrire. Composer un texte juste pour moi, jamais encore je n'avais fait ça.

D'abord, il me fallait de l'encre. Je voulais d'un stylo qui sache me faire avancer sur la feuille. Que mon outil se prenne bien, qu'il soit... confortable. Que je puisse le manier durant des heures sans

me fatiguer. Rédiger un livre requiert de grands efforts. L'écrivain Georges Simenon tordait sa chemise tant elle s'imbibait de sueur. Il devait se changer après l'écriture d'un chapitre. Quand il était « en roman », il disait perdre jusqu'à huit cents grammes par jour.

Pour ma part, je transpirais peu. Mes mains, par contre, devenaient moites lorsque quelque chose m'agitait. Je détestais devoir révéler l'état de mes paumes quand il me fallait, par exemple, donner une poignée de main.

Me déplacer à pied ne me plaisait pas. Malgré tout, j'ai marché jusqu'au kiosque à journaux qui vendait, à une époque, de la papeterie. Le commerce se trouvait à quelques pas de chez moi. Je n'y allais plus depuis que j'avais cessé de fumer. Je ne voulais pas flancher à l'idée d'en allumer une dernière, encore. Il ne fallait pas que je succombe à la sensation délicieuse, l'euphorie délicate, celle d'être, le temps de quelques bouffées, un peu plus léger.

Jacinthe ne supportait pas de me voir rôder près du kiosque à journaux. Voilà ce à quoi je pensais en enfilant des pas qui suivaient le mouvement des vapeurs sortant des cheminées. La fumée semblait emprunter la même trajectoire que moi. Et pendant qu'à petites enjambées j'avancais, j'imaginai les voisins m'épier depuis les fenêtres de leurs bungalows, moi qui ne sortais jamais.

À la devanture du commerce, les revues étaient disposées comme autrefois. Seul indice du temps, la poussière sur les couvertures des magazines. Les feuilles me faisaient penser aux doigts d'un fumeur qui, à force de s'emboucaner, laissait jaunir sa peau et brunir ses ongles traversés de taches.

— Tu vas être déçu, mon choix de tabac a diminué, m'a lancé Christian, le commerçant, dès le moment où j'ai mis les pieds dans le magasin. Il paraît que tu as fermé boutique. Alors, c'est fait ! Te voilà retraité, mon vieux !

La familiarité de Christian m'énervait. Je ne le connaissais que pour avoir partagé avec lui, à une époque, un certain goût pour les cigarettes.

Après m'être raclé la gorge, j'ai spécifié le but de ma visite : l'achat d'un stylo.

— Ah, je vois. Tu écris tes mémoires, toi aussi. Beaucoup de vieux font ça.

J'ai soupiré d'impatience. Je ne voulais pas engager la discussion.

— Écoute, j'aimerais juste que tu me vendes quelque chose pour écrire.

— D'accord. J'ai compris. C'est là.

Parmi la panoplie de crayons se trouvait un Waterman élégant, en résine laquée. Mon choix s'est arrêté sur lui.

J'ai payé avec quelques billets fripés à force d'être enfermés dans le vieux portefeuille que je

dissimulais dans la poche arrière de mon jean. Son poids faisait descendre mon pantalon.

— Quand tu auras envie d'une cigarette, j'ai tout ce qu'il te faut ici, a ajouté Christian.

Cela faisait plus de vingt ans que je ne fumais plus. Comment pouvait-il suggérer que je recommence après tant de temps ?

De retour chez moi, j'ai voulu me mettre à écrire, mais j'ignorais comment m'y prendre. D'abord, j'ai appuyé délicatement sur la pointe de la plume, rien n'est sorti. Le bec allait se briser si j'appuyais trop fort. En agitant le stylo de bas en haut comme je le faisais à la petite école, l'encre finirait bien par sortir. Je me souvenais qu'elle éclaboussait les murs, dessinant de jolies ombres qui faisaient rigoler les autres écoliers. L'enseignant me réprimandait et je devais me tenir debout, dans un coin d'où j'apercevais, comme une présence apaisante, les marques que j'avais laissées. On aurait dit une histoire refusant d'être effacée.

J'ai entrepris de former des mots que j'ai aussitôt biffés. Ensuite, des idées ont surgi, aussitôt raturées. Les doigts que j'avais posés sur la feuille faisaient gondoler la page. En examinant ma main, soudain l'idée de parler de moi m'est venue. Aux yeux de Jacinthe, je n'avais aucune originalité. À moins que je fasse d'elle le sujet de mon projet d'écriture ?

Par quoi commencer ? La robe rouge de Jacinthe m'intriguait. Elle l'avait portée lors d'une soirée

organisée chez nous où avaient été conviés nos enfants, Émile et Sophie, avec leurs petits. La prime jeunesse me semblait faite de cris, de pleurs et de contrariétés. Et cette soirée ne faisait pas exception. Un temps fou avait été perdu à chercher partout le toutou du petit Arthur égaré dans la maison, ce qui avait repoussé l'heure du repas, aggravant l'impatience des enfants et la mienne davantage.

— On va t'acheter un autre doudou !

— C'est pas un doudou que je veux, c'est mon lapinou !

La voix d'Arthur empruntait des octaves plus aiguës encore, me rappelant les larmes de Sophie lorsqu'elle était bébé. Elle sanglotait pour un jouet brisé, un verre de jus renversé. Elle s'empourprait de colère lorsque je changeais sa couche. Jacinthe était souvent prise jusqu'à tard à l'université, et je devais subir les lamentations de Sophie, qui minaient ma patience. Pourtant, le lendemain, après l'avoir déposée à la garderie, je regrettais ma colère.

Le jouet avait finalement été découvert derrière la porte de la salle de bain, là où des moutons de poussière s'accumulaient. Jacinthe ne s'appliquait plus à passer l'aspirateur comme elle le faisait autrefois. Pourquoi ? Ce détail, il me fallait le noter. Mais je digressais inutilement. Je perdais mon temps. Voilà que je racontais mes souvenirs. À quoi bon replonger dans ce qui n'était plus ? Or

le passé me réconfortait comme si je retrouvais un vieil ami.

Le soir de la fête, nous avions porté un toast à ma retraite. Au moment où s'entrechoquaient nos verres, j'avais remarqué que ma coupe de vin était à moitié vide alors que celles d'Émile et de Sophie étaient bien remplies. Assise à mes côtés, les joues rosies de plaisir, Jacinthe brandissait son verre tout aussi dépourvu de vin que le mien. Pour la première fois, je remarquais l'évidence de sa transformation. Alors qu'elle avait toujours été sombre et renfrognée, voilà qu'elle osait porter du rouge. Elle souriait comme si la joie était un sentiment qui vous tombait dessus.

Chat en poche

J'avais enlevé le capuchon de mon stylo. Le menton appuyé sur une main, je songeais à la graisse qui s'accumulait autour de ma taille. Mon intérieur m'apparaissait comme le bulbe d'un sablier qui accueillait l'écoulement du temps. Être corpulent me convenait. Je ne voulais pas être musclé à la façon du *Penseur* de Rodin. L'âge m'avait enlevé de la vigueur ; ma chair grasse me consolait. Il m'arrivait de vouloir être encore un peu plus gros, un peu mieux enveloppé, mieux protégé.

En se rendant au travail, Jacinthe avait emporté la chaleur qui remplissait les pièces. Nos échanges, nos discussions, nos gestes, nos allers et retours généraient une énergie suivant Jacinthe là où elle allait.

Par la fenêtre, je voyais un chat marcher le long de la rue. Malgré le froid, il avançait d'un bon pas. Ses courtes enjambées devaient doucement grincer, émettant un *crouch-crouch* délicat au contact de la neige. J'avais envie d'aller le rejoindre, de le

prendre dans mes bras. Je voulais d'une bestiole douce posée sur mes genoux.

Le soleil dardait ses rayons telle une main désireuse. Et cette illumination me faisait chaud au cœur. Cette lueur d'été en plein hiver m'éblouissait. Oui, je souhaitais avoir pour moi une petite bête qui sache me réchauffer à la manière d'une clarté caressant le paysage.

J'ai quitté mon fauteuil, enfilé un manteau comme s'il s'agissait d'un pelage qui pourrait me protéger non pas du froid mais de ce monde dans lequel je me jetais.

Ma vieille Dodge dormait dans l'entrée depuis le début de l'hiver. Une épaisse croûte de neige la recouvrait, qu'il m'a fallu dégager à l'aide d'une pelle et, ensuite, au balai. Une fois l'habitable réchauffé, je n'ai eu d'autre choix que de monter à l'intérieur. De la brume recouvrait le pare-brise, m'obligeant à circuler en utilisant les lignes de la chaussée pour me guider. Je pestais contre l'engin défectueux. Cette voiture ne valait rien. Peut-être même que les phares devaient être changés. Mais je n'avais pas les moyens de la faire réparer. À quoi bon puisqu'elle ne servait presque plus ?

Un espace de stationnement s'offrait à moi non loin de l'entrée. J'ai saisi ma chance puis me suis enfoncé dans le centre commercial, accélérant devant le vendeur de tabac.

L'animalerie se trouvait au bout du bâtiment. Autrefois, j'y allais avec les enfants. Nous leur achetions des poissons qui perdaient la vie comme si la mort, vue de l'œil d'un tétra citron, avait la banalité d'un jeu de tag. Un jour, Sophie, n'en pouvant plus de vivre le deuil, avait demandé qu'on cesse d'en avoir. Cela m'avait soulagé de ne plus soigner de créatures nées pour mourir.

Sous l'éclairage des néons se trouvaient deux chihuahuas qui jappaient. On aurait dit que leurs aboiements servaient à meubler l'espace. La cage suivante, là où un chaton aurait dû se trouver, était vide.

— On vient de vendre notre dernier, a prononcé une voix dans mon dos.

Je me suis retourné et j'ai découvert une employée à deux pas de moi. J'avais donc été suivi.

— Les animaux de compagnie se vendent bien l'hiver, a-t-elle ajouté.

— Oui, j'aurais justement aimé faire l'acquisition d'un petit chat, ai-je répondu d'un ton ferme, en espérant lui faire comprendre que je ne souhaitais pas discuter.

Mais elle a continué en m'expliquant que les clients, en cette période de l'année, cherchaient une façon de briser l'ennui. J'ai hoché la tête énergiquement. Je ne désirais pas perdre mon temps.

— Il y a une chatterie, dans le quartier, à quelques portes d'ici.

Elle m'a tendu une carte de visite fabriquée dans un mauvais carton. Fallait-il se fier à la piètre qualité de l'imprimé pour jauger les soins prodigués aux chatons ?

*

L'éleveuse habitait un bungalow derrière le centre commercial. Elle demandait aux clients d'emprunter la porte de côté donnant directement au sous-sol, là où étaient entassés les félins qu'elle vendait ainsi que les bambins de sa garderie en milieu familial.

Corpulente, le souffle court, la propriétaire de la chatterie avait un âge qui rendait ses gestes lents. Elle cherchait ses mots. Il lui fallait fouiller dans le fouillis d'une mémoire encombrée ; tant de chatons mis au monde, tant de bébés à soigner. Peut-être que d'apprendre à les aimer n'exigeait pas d'effort. Le plus difficile était de savoir s'en détacher. Tant de vies lui filaient entre les doigts. Cela devait lui donner le tournis.

Elle m'a expliqué en roulant les « r » de façon marquée que, depuis sa retraite, les gamins la désennuyaient. Dans la pièce au-dessus de nous, des oiseaux bavards s'agitaient. On aurait dit des perroquets.

J'arrivais au beau milieu de la sieste des tout-petits. Voilà pourquoi on ne les apercevait pas. Ils dormaient à côté.

— En plus des enfants, vous élevez des chats!

— Les chats, c'est pour la détente, a-t-elle rétorqué en caressant le pelage fourni du minet appuyé contre sa poitrine.

Son geste était accompagné d'un nuage de poils. La lumière nimbait les verres barbouillés d'empreintes de ses lunettes. Les petites marques de doigts évoquaient toutes les identités qui l'entouraient, se frottaient à sa présence, la touchaient, dépendaient de ses soins.

— C'est mon dernier mâle, a-t-elle ajouté, en essuyant le regard du chaton avec un mouchoir. Vous le voulez?

Sans prendre la peine de réfléchir, je l'ai aussitôt acheté.

Dehors, la lumière du jour avait complètement disparu. J'ai posé le chaton sur mes genoux et mis le moteur en marche. La neige tombait avec force. Malgré les phares allumés, je percevais difficilement les objets et les mouvements autour de moi.

J'ai garé ma vieille Dodge dans la rue pour permettre au service de déneigement de dégager l'entrée. Il m'a fallu marcher dans la neige encombrante pour atteindre la porte.

Les flocons chahutaient dans le vent. L'air soulevait ce qui venait à peine de tomber. Les bourrasques de grésil me fouettaient le visage. Le ciel se vidait de ses impuretés, de ce qu'il avait trop longtemps retenu.

Je suis dans mon manteau. Ma respiration était haletante, étouffée. J'avais les bras encombrés par le sac de nourriture acheté à l'animalerie et tous les accessoires qu'il avait fallu me procurer. Je peinais à porter le chat ! M'en occuper serait-il trop exigeant ? Et dans le cas où cette responsabilité ne me convenait pas, est-ce que j'allais être remboursé ?

En devenant père pour la première fois, le même vertige m'avait saisi. De la sortie de l'hôpital jusqu'à l'appartement, les pleurs du petit Émile n'avaient pas tari. Jacinthe tentait de le nourrir sans y parvenir. J'ignorais à l'époque comment l'aider. Nous étions l'un et l'autre désespérés. Notre incompetence nous rendait irritables. Jacinthe essayait, d'une main, de cacher son sein. L'énormité de son mamelon devenu brun et large le rendait hideux.

— Pouvez-vous faire ça ailleurs ? avait soupiré le chauffeur de taxi d'une voix rêche.

Les sanglots d'Émile m'usaient les nerfs. Au bord de la panique, j'avais regardé Jacinthe en cherchant la force de l'encourager.

— C'est correct, avait-elle dit. Je vais attendre d'être chez nous.

Le reste du trajet, elle avait gardé la tête baissée. J'avais posé une main sur sa cuisse pour la calmer, mais elle l'avait chassée. Mon attention avait dévié vers la fenêtre où l'horizon refusait d'avancer. Un embouteillage gigantesque paralysait l'autoroute. Et il m'avait semblé que notre espace-temps était

en train de se déformer : nous entrions dans la parentalité.

J'avais trente-cinq ans à l'époque où Jacinthe avait débarqué dans ma vie. Nous occupions tous les deux un poste de commis dans une librairie. En ce temps, j'aimais me rendre à pied au travail pour ne pas brusquer le paysage. Mes yeux suivaient les ombres laissées par les arbres sur le parterre neigeux telles les marques d'une histoire en train d'être racontée. Dorénavant, marcher ne m'intéressait plus. Avancer ne m'importait plus. Je me trouvais bien là où mon corps se logeait.

Au moment de ma rencontre avec Jacinthe, je ne connaissais d'elle qu'une passion aiguë pour l'œuvre de Bukowski qui ne cadrerait pas avec son apparence de jeune fille rangée. Grâce à des billets de théâtre gagnés à la radio, elle avait passé la soirée avec moi. Quelque chose en elle m'attirait. Je fantasmais à l'idée de lui retirer ses lunettes aux verres épais comme des culs de bouteille pour l'embrasser. L'envie d'accéder à son intériorité m'obsédait.

À la fin du spectacle, quand les lumières s'étaient rallumées dans la salle, je l'avais vue, le visage nu, s'épongeant les paupières. Son regard posé sur le mien affichait un bleu tacheté d'ambre. Jamais encore de tels yeux, à la fois craintifs et tendres, n'avaient croisé les miens. Ils évoquaient une animalité, une franchise sans défense qui m'avaient profondément ému. Leur beauté m'ébranlait.

Jeune quinquagénaire, Jacinthe découvre la course à pied.

«Elle change», note Bernard, son conjoint, dans un carnet qu'il remplit pour se distraire parce que la vie lui semble fade depuis qu'il a vendu sa librairie. Pour tromper l'ennui, il adopte un chat, qui le tient au chaud quand il écrit. Plus il note ses observations, plus il craint de perdre Jacinthe, qui se transforme. Aidé du marchand de tabac, son allié, Bernard prépare sa révolte. Tandis que l'une revit, l'autre sombre.

La sueur est un désir d'évaporation conjugue suspense et mélancolie dans un récit tout en délicatesse.



ANNE GENEST se passionne pour la littérature et la course à pied. L'élan nourrit sa créativité. Elle écrit des livres qui s'intéressent à l'intimité et aux nuances du langage. Elle a fait paraître *Fécondes* (Leméac) et le recueil de nouvelles *Les papillons boivent les larmes de la solitude* (L'instant même). *La sueur est un désir d'évaporation* est son deuxième roman.

